

Rencontre avec les exilés de Calais

Il est certain que ces rencontres m'ont profondément transformée. Les leçons d'humilité et de vie données par les exilés sont puissantes, pour une jeune fille française de 19 ans qui a vécu sans difficultés particulières. Lorsque je suis arrivée à Calais pour la première fois, les mouettes poussaient des cris plaintifs dans le ciel. Dès le premier coup d'œil vers ce bout de terrain boueux où ils étaient rassemblés, j'ai su que je me souviendrais de cette expérience toute ma vie. Une vague d'émotions inattendue m'a submergée. Après coup je pense qu'elle était liée à leur proximité d'âge avec moi. Les exilés que j'ai rencontré à Calais ont pour la plupart autour de la vingtaine. J'ai même fait la connaissance d'un jeune garçon de 15 ans qui vivait seul en France depuis 8 mois.

Jusqu'ici, lorsque j'entendais parler des « migrants », même si j'étais touchée par leurs conditions de vie, celles-ci m'apparaissaient comme très lointaines, et même si c'est triste à dire, comme appartenant à des personnes qui ne me ressemblent pas. Ce jour-là, je me suis aperçue de manière violente qu'ils pourraient être mes amis, mes camarades, mes amants, mes frères... Il n'existe aucune différence entre eux et moi, et pourtant ils ont dû faire face à des épreuves que je ne suis même pas capable d'imaginer. J'ai observé des adolescents taquins qui rigolaient ensemble et me taxaient des cigarettes, comme il y en a partout, sauf qu'eux le faisaient avec la conscience intérieure terrible d'être perçus comme des imposteurs sur cette terre, et le poids solitaire qu'implique le choix de risquer sa vie au nom de la liberté. L'injustice de la situation m'a tant submergée que pendant un instant je me suis trouvée incapable d'aller vers eux. Je me sentais comme minuscule, et je me suis contentée d'écouter les mouettes se plaindre au loin, mon cœur tourmenté se joignant à elles.

Tap. Un choc à l'arrière de mon crâne me sort de ma torpeur. Je me retrouve alors face à un jeune homme souriant. Abdoula. Il tient un drôle de ballon gonflable à la main, qui représente un globe terrestre. Il l'emporte partout de façon à pouvoir communiquer avec tous malgré la barrière de la langue, en leur proposant de désigner le pays d'où ils viennent. « Tout va bien. » Ça semble être sa phrase fétiche, il ne cesse de la répéter au cours de notre échange. Il m'explique que Calais c'est chez lui. Il est ici depuis 2016, et même s'il a réussi à aller en Angleterre, il est revenu puis a demandé l'asile. Abdoula est afghan, contrairement à la plupart des exilés calaisiens qui sont soudanais. Il insiste beaucoup auprès de moi sur la valeur de l'échange. « Ce qui compte le plus pour moi, ce dont les exilés ont besoin, c'est la communauté. » Puis il désigne du bras les gens autour de nous avant de se retirer en souriant.

Je fais un tour sur moi-même. Il fait beau ce jour-là. Les rires fusent, se mêlant au chant des mouettes. Certains exilés discutent en petits groupes, détendus. D'autres jouent au foot, ou plutôt à la brésilienne. Ils font rebondir le ballon sur leur corps avec une dextérité déconcertante. J'en aperçois qui chargent leurs téléphones sur des générateurs, ou qui font la queue pour obtenir un repas, grâce aux associations présentes sur place. La convivialité qui résonne dans l'air, contagieuse, me surprend. Leurs visages sincèrement heureux et bienveillants m'impressionnent même. L'un d'eux vient m'offrir un briquet avec générosité. C'est alors que je fais la rencontre de Guizo.

Guizo est sur Calais depuis deux mois, et durant ce laps de temps, il a tenté trois fois le passage par la mer. Le jeune homme a un rêve : il souhaite devenir footballeur en Angleterre. Mais la première fois, l'embarcation rencontre un problème technique. La seconde, la police les arrête. Lors de la dernière, ils passent trois jours sur l'eau et sont contraints de faire demi-tour par manque de nourriture. Guizo m'explique avec détermination et certitude qu'il retentera, malgré les risques et l'argent que ça lui coûte. « *Everything will be alright, I'll never give up.* » Pourtant, je décèle dans ses yeux beaucoup de fatigue et de douleur. Ces émotions qu'il est difficile de ne pas partager s'intensifient au cours de notre conversation, alors qu'il contemple les mouettes planer dans le ciel. Je lui demande pourquoi il ne souhaite pas rester en France. Il me fixe dans les yeux, mi outré mi amusé. « La France n'aime pas les noirs. » Je reste sans voix devant une telle déclaration. Puis je bredouille, je cherche mes mots

pour lui faire comprendre que ce n'est pas une généralité. « Pourquoi la police vient prendre nos tentes alors ? » Je baisse les yeux. Je ne trouve rien à lui répondre. Il m'est impossible de défendre mon pays là-dessus, et je n'ai aucune raison de le faire.

Les camps sont démantelés tous les jours, voire plusieurs fois par jour. On vole les affaires des exilés. On crée des butes, des fossés, des grillages pour empêcher les camions des associations humanitaires de se garer, pour empêcher les exilés d'avoir accès à la ville. Les hautes grilles sont partout, et se multiplient chaque année. J'en ai même aperçu une qui encadrerait un bout de forêt. Depuis quand est-ce qu'on enferme les arbres, sous prétexte que certains types d'individus ont droit d'y avoir accès et pas d'autres ? Les exilés se cachent et sont chassés. Lorsque Guizo a fini de manger consciencieusement sa clémentine, il me dit timidement au revoir et repart en direction de sa tente, camouflée dans les buissons de la plaine alentour.

Certains jours sont moins heureux que celui-ci. Lorsqu'il pleut, qu'il fait froid, qu'ils ont tenté un passage raté la veille, ou qu'ils viennent de se faire chasser par les forces de l'ordre, les exilés sont très peu nombreux sur le lieu de rassemblement, les mines sont maussades. Les mots sont rares et j'éprouve alors plus de difficultés à établir le contact. Surtout que je me sens comme un imposteur. J'ai peur d'être perçue comme une espèce de rapace de journaliste, qui s'insère dans leur journée difficile à la recherche de bouts de leurs histoires, récoltés à des fins personnelles. Et j'ai eu du mal à me sentir légitime à retranscrire leurs mots et leurs vécus dans cet écrit. Cette gêne par rapport à la position qu'adopte le journaliste, je l'ai ressentie souvent. Mais *Médecins du Monde* a su la mettre à distance : c'est pour la rencontre sincère et l'expérience que je suis ici, non pour rendre une production journalistique à tout prix. Après une unique tentative désastreuse, j'ai d'ailleurs évité de dire clairement aux exilés pourquoi je venais. Ce n'était pas nécessaire. La plupart ont l'habitude de côtoyer des journalistes et ils en sont méfiants. Des gens qui souhaitent sincèrement entendre leur histoire, en revanche, ils n'y sont pas habitués.

Ce jour-là, donc, alors que les mouettes semblent chanter moins fort que d'habitude à cause du temps pluvieux, je ne souhaite pas imposer ma compagnie à la petite dizaine d'exilés présents sur le lieu. Je m'assois donc à une table et je sors timidement un jeu de société. Trois exilés se joignent à moi. L'un d'eux ne parle pas un mot d'anglais. Assan, lui, pratique un peu l'anglais et a commencé à apprendre le français depuis qu'il est ici. Cela fait six ans. Il a fini par abandonner l'idée d'aller en Angleterre et a demandé l'asile. Un des disques de sa colonne vertébrale le fait souffrir jusqu'à tenir le sommeil à distance et il ne pense plus être en mesure de forcer le passage. De plus, il est en béquille. Il n'est pas rare que les exilés reviennent de leurs tentatives avec des membres cassés, à cause des risques pris ou des altercations avec la police. Je lui désigne le puissance 4. Ses mains tremblent un peu lorsqu'il joue. Il fait froid aujourd'hui, et le vent souffle. Il me parle de sa famille restée dans son pays où il fait meilleur, et qu'il n'a pas vu depuis des années. Il dessine à la craie un petit scorpion violet sur un tableau noir. « Tu sais ce que c'est ? Il y en a plein chez moi. S'il pique un vieillard, il meurt en quelques minutes. »

En France, les épreuves qu'il rencontre ne sont pas les mêmes, mais elles ne méritent pas moins d'être entendues de vous.

Noélie Desbois